

propre. Le désir de s'assimiler une nourriture atomique, peut valoir à tel bacille des passions violentes identiques à celles de nos plus géniaux ambitieux, s'il s'agit de conquérir cette nourriture avant les autres affamés de l'espèce. Aussi bien que l'homme, le vibrion ramène à sa mesure propre l'univers. Les religions firent de Dieu un vieillard à barbe blanche, comptable de nos péchés et de nos vertus, qui paye d'un billet de concert angélique, ou d'un mandat d'arrêt infernal le bon et le mauvais dévôt. En Europe, des populations entières estiment encore cette conception et traitent d'athée celui qui définit Dieu, l'Ensemble des forces connues et inconnues. On peut donc supposer que le microbe ramène pareillement aux limites de sa logique la vision du monde. Et cette logique, comme la nôtre, aussi péniblement que la nôtre, induit, déduit, croit, raisonne, doute.

La vie ne cesse pas à la mort. Elle change simplement de mesure. Elle devient divisible. Nous troquons une existence contre une infinité d'existences, aussi chargées de douleurs et de joies que la présente. Qui s'imagine trouver le repos par le suicide, commet une très grossière erreur.

Voilà pour le repos, pour la matière. Mais, d'autre part, l'essentiel de nous, ce sont nos idées, ou si l'on veut, nos sentiments, lesquels déguisent des instincts invétérés, des coutumes spirituelles transmises par l'atavisme, des idées savantes obscurcies par le vulgaire, des philosophies atrophiées, objectivées. L'idéal de l'humanité fraternelle, de la patrie triomphante, de l'amélioration politique, de la science accrue, tout espoir collectif de victoire et de progrès, reposant sur l'amour mutuel des hommes, voire des époux et des amants, cela forme le principal de la vie. Lorsque nous jugeons notre peine trop grande pour gagner le pain, notre haine envers les dispensateurs de l'aise rencontre d'autres haines pareilles qui se groupent, se proposent un idéal de meilleur sort, et tâchent de le réaliser, soit au moyen de la politique, soit au moyen d'efforts individuels mis en commun. Les amants que contrarie, au seuil de la passion libre, la doctrine religieuse et légale, se révoltent, veu-

lent d'autres mœurs, construisent un idéal de volupté affranchie. Autrefois, les malheureux imaginaient le meilleur sort au ciel et devenaient les fanatiques voulant contraindre le monde à désirer leur salut. Ces idées générales : amour, socialité, mysticité, constituent, pour la plupart des gens, le principal de l'existence. La défense des intérêts personnels et la ruse qui les aide ne sont que des modes de la socialité. Celle-ci recherche le meilleur, quelle que soit son apparence, héroïque ou égoïste, devient, au total des individualités, la vie.

Cette vie-là, non plus, ne cesse à la mort de notre organisme spécial. L'espoir du triomphe relatif par la richesse, la victoire, le génie, l'amour, subsiste tel que nous l'enseignons à nos proches. Il subsiste en nos enfants. Les amis le propagent de conversation en conversation. La famille le transmet avec l'héritage, et les atavismes consanguins. L'idée de Fulton ne mourut pas avec lui, ni celle de Danton, ni celle de Laplace, ni celle de Newton. Voilà plus d'un siècle qu'elles se magnifient. L'idée de Fulton s'appelle l'industrie à vapeur, celle de Danton la République, celle de Laplace et de Newton, la science actuelle.

Les idées vivent plus longtemps que les races. Nous n'existons tous, cependant, que par elles. Nous sommes leurs louches qui les expriment, leurs yeux qui observent afin de les agrandir, leurs gestes qui agissent afin de les renforcer. Venons-nous à disparaître, les idées se perpétuent et s'accroissent. Mieux encore. Le martyr meurt, les soldats sont exterminés, parce qu'une idée se croyant meilleure voulait vaincre celle du martyr et des soldats. Or, voici que cette idée vaincue conquiert des vainqueurs. Dans notre histoire occidentale, cela se prouve depuis dix-huit siècles. Abattue par tous les barbares de l'Orient et du Septentrion, l'idée gréco-latine et chrétienne régit ses triomphateurs, s'installe dans leurs organes et se développe par leurs moyens. Le Code Justinien règle les différends germains et anglo-saxons, outre les conflits latins. Le Christ prêcha le respect du faible et l'altruisme pour lequel des révolutions courent.